

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

PREMIERE PARTIE — MORTE OU VIVANTE

VIII

SUITE DE L'ÉVASION

Enfin Cartoucho, après avoir adressé à ses compagnons

quelques instructions diotées par l'expérience, se hissa jusqu'à la meurtrière, interrogea l'ombre et le silence, et déroula la corde. Cela fait, il se baissa, se coucha à demi sur le bord assez étroit de la baie, puis les jambes dehors, le buste incliné à l'intérieur, saisit la corde et descendit lentement.

Ses compagnons, pantelants d'émotion, retenant leur souffle, le virent sortir peu à peu de l'ouverture. Ratiboule monta ensuite, pour le suivre des yeux. La tour était percée d'étage en étage d'une meurtrière, où le fugitif put prendre pied et se reposer.

— Tout va bien, dit à plusieurs reprises Ratiboule à Imbert.

Enfin au bout d'un temps qui n'a de mesure que dans l'intensité de l'émotion, un bruit particulier et prévu se fit entendre... celui d'un corps lancé au courant du fleuve.

— Il y est, fit le docteur. Allons, maintenant à mon tour. Secrétaire, nous vous attendons à déjeuner au "Pistolet."

L'exemple de son chef lui avait donné un grand courage.

— Je vais donc boire ! ajouta-t-il.

Et un instant après il disparut. Imbert grimpa aussitôt à la meurtrière, il assista à la descente qui s'opéra lentement, mais

sans encombre. Mais, au moment où Ratiboule parvenait l'extrémité de la corde et se laissait tomber à la Seine, un bruit alarmant se fit entendre.

Au pied de la tour s'ouvrait un abreuvoir. Les étoiles s'effaçaient, il était près de quatre heures ; des palefreniers me-

naient boire leurs chevaux. Ils avaient entendu la chute d'un corps, puis distingué la corde qui se balançait à la muraille. Imbert entendit leurs cris : — A l'eau ! Au voleur !...

Il frémit. Tout près de là il y avait un poste et la sentinelle venait d'être avertie. Peut-être allait-on le repêcher, le poursuivre...

— Le malheureux ! fit Imbert ; nous sommes perdus...

Et, renouçant à une tentative de fuite qui eût été insensée, il redescendit dans le grenier, devenu sa prison.

Sa douleur devenait du désespoir. — Autant vaudrait en finir avec la vie, se disait-il. Quo vais-je devenir ? Quo va-t-on faire de moi ?...

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé quand la porte du galetas s'ouvrit ; des guichetiers, des sergents se précipitèrent en criant :

— En voilà un !

— Lequel ? L'empoisonneur ?

— Non ; le secrétaire.

— Et les autres ?... Tiens ! voilà la corde.

— Monsieur Imbert, vous étiez trois ici ?

— Oui, sergent, répondit le secrétaire.

— Un de vous s'est échappé ?

— Je le crois.



Jeannoton-Venus

—Où est le troisième ?

—Cherchez-le, sergent ; c'est votre affaire.

On parcourut le grenier en tous sens, on grimpa dans la charpente d'où les hiboux s'enfuyaient en criant, on monta même sur la toiture. Enfin il fallut bien reconnaître l'évidence : Ratiboule et son ami étaient rendus au pavé de Paris.

Les sergents se rendirent leur unique prisonnier. Au bas de l'escalier, ils trouvèrent l'exempt Postel qui venait d'avertir un soldat du guet. C'étaient des soldats du guet à cheval qui, en faisant boire leurs bêtes avant de rentrer, avaient donné l'alarme. Plusieurs s'étaient mis à l'eau pour poursuivre l'évadé, et un d'eux avait failli se noyer. En même temps de l'autre rive une barque s'était détachée et avait recueilli Ratiboule.

Tous ces détails avaient été déjà donnés à l'exempt qui, en se rendant à la tour, croyait bien en revenir bredouille. La vue d'Imbert fut pour lui une consolation :

—Monsieur Imbert, dit-il, j'ai reçu de M. le lieutenant de police l'ordre de vous arrêter.

Imbert le suivit en silence. Il paraissait dans un abattement profond.

Dès que M. d'Argenson fut levé, Postel se fit annoncer et lui fit part des événements de la matinée.

—Je vais entendre Imbert, dit le lieutenant de police. Où est-il ?

—Dans une chambre, monsieur le comte.

—Vous m'y conduirez et vous vous tiendrez à ma disposition.

Il pensait sans doute obtenir de son ancien protégé des révélations qui lui permettraient de mettre l'exempt sur les traces des deux autres coupables.

IX

JEANNETON-VENUS

—Ce pauvre secrétaire était-il drôle, hein ! daron ?

—Oui, avec sa reconnaissance, son amour, son honnêteté, tout son bagage de beaux sentiments... il est dans un joli pétrin à cette heure.

—Il doit être arrêté.

—Le père d'Argenson va lui laver la tête.

—Pourvu qu'il ne nous dénonce pas et n'envoie point la "pousse" (la police) au "Pistolet."

—Il n'y a pas de danger, docteur ; ces nigauds tiennent à leur parole. — Ma foi, je suis bien content d'en être débarrassé. La petite fille est très jolie, si tu peux la ravigoter, je crois qu'avec sa fortune et même sans un sou, elle me plairait assez.

—Halte-là, daron ! L'enfant est à moi.

—Docteur, je pourrais te répondre : "Part à deux," mais, pour ne pas faire deux morceaux d'un si charmant ensemble, je te propose de me la vendre.

—Nous en reparlerons. Elle est aussi fort à mon goût.

—Tu n'es pas assez riche pour garder un si bel oiseau en cage.

Ainsi dans une chambre du "Pistolet," Cartouche et Ratiboule causaient tranquillement en attendant que le cabaretier Mignot eût ouvert les huîtres et que sa femme eût prévenu la Cocasse et Jeanneton-Vénus que leurs amis les attendaient à déjeuner.

Un mot de ces "demoiselles."

La Cocasse était une jolie femme et une habile "anguilleuse." Tandis qu'elle occupait un marchand de ses mines de

sainto-nitouche, elle remplissait de vastes poches placées sous son tablier.

Jeanneton s'exerçait sous sa direction. C'était une nouvelle recrue, qui, il y avait quelques jours à peine, sous les ombrages du Palais-Royal, s'était prise d'une passion folle pour M. Bourguignon. Elle était belle comme une statue grecque. Un pourvoyeur du Régent l'avait découverte je ne sais où et l'avait fait figurer dans un de ces spectacles que le duo d'Orléans offrait à ses roués.

A la vue de cette fille il n'y eut qu'un cri d'admiration parmi les blasés de la cour. Les plus belles néoïdes qui formaient son cortège furent soudain oubliées ; c'était Vénus même, mais il paraît, — ce n'est pas nous qui l'inventons, — qu'elle fit passer ce prince de surprise en surprise. Sa petite bouche, si fine et si voluptueuse, ne parlait que patois. Nulle grâce dans les mouvements, nulle souplesse féminine.

Ce soir-là, chez elle, au-dessous du sein gauche s'accomplissait un phénomène important : elle sentit son cœur battre. Un petit train de fièvre courut dans ses veines, et le marbre devint chair :

Telles étaient les aimables créatures que la femme Mignot ne tarda pas à amener près de ses deux clients.

—Plus un mot !... fit aussitôt Cartouche au docteur ; Jeanneton est une tigresse.

Puis élevant la voix :

—Eh bien, chères belles, vous vous faites attendre. On voit que vous n'êtes pas aussi matinales que nous.

—A la Cocasse :

—Que te es fraîche ! ma petite amie.

—Et moi donc ! fit Jeanneton-Vénus, j'ai t'i pas raffalée à c't'heure que tu m'me dis rien.

—Mais, mon cœur, tu es toujours la plus "girondo de la Courtille."

"Allons, docteur, débouche le Chablis et dépêchons les morceaux. Pioller (cabaretier), à la broche, mon bonhomme ! Tandis que tu restes là planté comme une potence, le rôti brûle.

Le docteur reposant son verre vide :

—Que j'avais soif !...

—Comment, la Seine ne t'avait pas suffi ? demanda Cartouche.

—Je commençai à me remettre, dit Ratiboule, mais le bain creuse.

—Tian ! vous alliez vous baigner déjà ! fit naïvement Jeanneton.

Puis à la Cocasse :

—Minge donc des ouïttes, ma petiotte sœur.

—Non, répondit celle-ci, je n'aime pas.

—Pourquouais donc ?

—Des bêtes vivantes... (et sournoisement en regardant la bonne Vénus) : Il faut que toutes les bêtes vivent. Mais voilà qui me va mieux : une fricassée de poulets.

La femme Mignot entra, portant un plat énorme et suivie de son mari chargé de bouteilles de vin rouge.

—Très bien ! approuva Cartouche. — Et après cela, Mignot ?

—Un gigot et une salade, monsieur Bourguignon.

—Débouche, pour ne pas perdre de temps, et verse-nous à boire. Nous sommes pressés.

Les quatre convives, dès que le couvert fut changé, reprirent la fourchette avec une nouvelle ardeur.

Enfin poulets et gigot disparurent, et le dessert avec le champagne ranima la conversation.

Comme Cartouche surprit, dans les yeux du docteur, un regard très chaud pour Vénus, il lui dit à voix basse :

—Est-elle appétissante, hein?... Quelle "ponice!" Fais-toi autour et dodue comme une poularde du Mans.

Puis on javanais (ce langage était alors moins connu qu'aujourd'hui) :

—"Si dregui tu drugu la drega veux dregueu, je dregue la dregua cèdre què de dregue pour dregour la dregua Fulda dregua.

—Oui dregui; répondit Ratiboule, mais dreguai tu drugu mo dregue prot dreguè te dregue ra dregua mai dreguai son dregon de dregue. Sè dreguè vro dregue?

—Oui dregui."

—Qu'est-ce qu'ils en ont donc à bargouiner? fit Jeanneton à sa compagne.

—Je ne sais pas, répondit celle-ci avec un sourire sournois.

—Quant à Imbert, reprit Cartouche en langage vulgaire, si d'Argenson ne l'enferme pas, je me charge de son affaire.

Jeanneton ouvrit de grands yeux, mais ne put rien comprendre. La Cocasse souriait toujours.

Les deux hommes, en se levant de table, s'engagèrent encore quelques paroles sur le même sujet, puis engagèrent les femmes à aller faire une promenade de digestion, disant qu'ils avaient affaire de l'autre côté de la Seine.

—Tu n'as pas compris ce qu'ils ont dit? fit la Cocasse à sa camarade, quand ils furent partis.

—Nenni.

—Eh bien je vais te le dire. Sache qu'ils nous trompent. Cartouche te cède à Ratiboule en échange d'une autre femme.

—Tu dis! s'écria Vénus en bondissant.

—Tu n'as jamais entendu parler d'une demoiselle de Fulda? reprit l'anguilleuse.

—Jamais. Eh bien?

—C'est une demoiselle très riche qu'ils ont enlevée ensemble et que le daron veut garder pour lui seul. En échange il te cède à Ratiboule. Comprends-tu?

—Oh! malheur! s'écria Jeanneton déjà à demi folle de jalousie. S'il prend cette fille, je le tue.

—Ecoute, reprit la Cocasse, nous allons causer et nous déciderons ce qu'il y a à faire.

Les deux femmes quittèrent le "Pistolet" et allèrent se promener dans la campagne bordée de cabarets et de petits jardins ou courtils.

L'anguilleuse commença par protester de son désintéressement dans l'affaire en question. Elle n'était pas jalouse. "Si je le garde, dit-elle, c'est faute de mieux et, pour peu qu'il te plaise, je ne mets pas opposition à votre mariage. Mais je suis vexée que l'on nous troque comme deux pièces de butin... c'est dégoûtant. La plus laide fille du monde doit pouvoir disposer de sa main. Puis, je n'aime pas être refaite... et, tout magnétiseur qu'il est, il ne m'a jamais endormie. Sans avoir l'air de rien, je vois, j'entends et je devine. J'ai appris ainsi par mon fripier, qui est le fils d'un riche prêteur d'argent, que le comte de Fulda, étant à bout de crédit, avait songé à la fortune d'une nièce, Ophélie habitant chez lui et immensément riche. Le prêteur, qui a besoin de son argent, lui a proposé, pour soigner sa nièce, le docteur Ratiboule. Mais il paraît que la fille est adorablement jolie... voilà mon Ratiboule qui prend feu, vois-tu cela, Jeanneton?..."

—Ah! dame j'en ai vu bien d'autres!

—Il voudrait bien gagner l'argent promis et, d'autre part,

il n'ose offrir à cette belle enfant sa vieille carcasse. Ratiboule est capable de tout... mais au fond il n'est pas méchant.

—Bourguignon non plus, soupira la Jeanneton.

—Alors, continua la Cocasse, il la magnétise et l'endort. Tu ne sais pas ce que je veux dire peut-être?

—Si, si, j'en suis sûr: — il l'endort.

—Si bien qu'on la crut morte...

—Oh! se récria Jeanneton.

—Et qu'il n'y a que lui qui peut la réveiller; on se disant, quand ils l'auront mise dans son tombeau: J'irai la reprendre et j'en ferai ma femme.

—Oh!...

—Maintenant te souviens-tu, Jeanneton, de ce "faraud" que l'autre soir on a manqué de pendre par les pieds?

—Oui. Eh bien?

—C'est l'amoureux de la demoiselle de Fulda. Il est venu demander au daron d'enlever sa belle et de la faire réveiller. Et maintenant le daron veut garder cette fille.

—Où cela?

—Dans une maison de la route de Sèvres.

—Tu la connais.

—Oui.

—Tu me la montreras?

—Oui; mais auparavant nous irons trouver l'amoureux; il se nomme Imbert et fait les écritures du lieutenant de police, au Grand-Ohâtelet.

—J'vas "graffir un surin" (voler un couteau), s'écria Jeanneton-Vénus, dont la physionomie d'ordinaire impassible prit une expression de fureur.

—N'en parle pas à Imbert, recommanda l'anguilleuse.

—N'y a pas d' danger, je ferons not'affaire nous-même, sans bargouiner. Bourguignon n'est pas méchant ni moi non plus, mais si c'est vrai, je le saigne comme un poulet.

Puis, là-dessus, toutes deux prirent la direction des courtils.

X

VIVANTE

Tandis que s'ébauchait ce complot des deux femmes, Bourguignon et son ami s'étaient rendus à la maison de campagne après avoir, chez un de leurs fripiers, fait une toilette convenable.

Un grand nombre de marchands d'habits étaient affiliés à la bande. Ces recailleurs choisis dans différents quartiers facilitaient des transformations que les poursuites de la police rendaient indispensables.

Un "détacheur de bouchons" (coupeur de bourses), surpris aux Halles, je suppose, grâce au labyrinthe des ruelles d'autrefois, gagnait le Palais-Royal, ou la rue Saint-Denis, ontrait chez un fripier et se transformait de paysan en domestique, ou en bourgeois.

Ratiboule avait repris son costume de médecin et Cartouche celui de gentilhomme. Il fut convenu que ce dernier porterait pour mademoiselle de Fulda le titre et le nom de chevalier des Courtils et se présenterait comme un protecteur riche, désintéressé dans son dévouement. Ratiboule, à partir de ce jour, devait s'effacer et au besoin disparaître.

Le daron du "Pistolet" roulait déjà dans son esprit les projets les plus grandioses. Il voulait pour Emmeline un palais digne d'une princesse.

—Pour lui plaire, disait-il, je me sens capable de dévaliser tout Paris.

La maison de campagne était, nous l'avons dit, d'un confortable bourgeois. Il conserverait la maison, mais entourait la jeune fille d'un luxe qui ne lui permettrait point de regretter l'hôtel de Fulda.

Un de ses premiers soins devait être d'emporter à la villa un trousseau complet : linge de corps et de toilette, robes, peignoirs, etc. Dans ce but il s'arrêta chez une riche recieuse de la rive gauche. Avant d'être marchande à la toilette, celle-ci avait été femme de chambre et pouvait suppléer à l'ignorance de son client. Elle avait de tout et de provenance opulente et du goût le plus nouveau. Par prudence, cependant, Cartouche ne voulut prendre aucune toilette de ville, ni le moindre bijou.

La recieuse lui fit crédit; il n'y avait que les comorganes comme elle qui ne craignaient point d'être volés par Cartouche.

Ces ommettes terminées, ce dernier poursuivit son chemin sans autre station.

En homme familiarisé avec l'impossible, il ne doutait point de prendre un rapide et puissant ascendant sur une jeune fille qui, par le sang, l'éducation, appartenait à un monde étranger au sien, à une classe sociale qu'il ne connaissait que pour l'avoir dévalisée. Il bâtissait les fables qu'il devait lui coûter pour lui expliquer sa captivité, la lui faire croire nécessaire.

De son côté, le docteur se disait :

— Je gagnerai à cela quelques centaines de louis, et l'amitié du daron qui m'a tiré du Grand-Châtelet.

On croit volontiers ce que l'on désire. Ce fut dans ces belles dispositions que nos deux coquins pénétrèrent jusqu'à la belle vierge endormie.

Le docteur prit d'abord de sages dispositions. Il examina la chambre où reposait Emmeline, afin de s'assurer que rien ne pouvait choquer ses premiers regards. Les fenêtres s'ouvraient sur un parterre. Il faisait beau. L'air était doux. Il ouvrit les fenêtres en fermant à demi les persiennes, pour ménager un demi-jour. Il fit placer en face du lit une belle corbeille de fleurs. Enfin il se munit de tout ce que l'état de la malade réclamerait d'abord : du lait, du vin, du bouillon.

Sa tâche était fort délicate, pleine de périls. Rendre le corps à ses fonctions normales, délier ce qu'il avait lié n'était pas tout, il lui fallait rouvrir l'âme à la pensée, sans brusquerie, avec d'infais ménagements qu'il ignorait et devrait pressentir. Enfin il aurait à deviner et à éviter tout ce qui pouvait éveiller les susceptibilités d'une pudeur virginale. La présence et le concours d'une femme, d'une amie, lui eût été nécessaire; mais la prudence commandait d'écarter la femme Michel. Le chevalier des Courtils lui-même se résignait à demeurer à l'écart. À l'aide d'une vrille il s'était pratiqué un petit observatoire et il ne devait se montrer qu'avec l'autorisation du docteur.

Bien pénétré de la gravité de ses actes, le magnétiseur s'approcha de l'endormie. Vêtu d'un long peignoir de baptiste, Emmeline était couchée sur le lit; deux oreillers soutenaient son buste et sa tête; ses bras étaient croisés sur sa poitrine.

Le magnétiseur, étendant la main droite sur son visage, fit des passes rapides dans le sens horizontal, en soufflant sur le front, les yeux et la bouche.

En terminant chaque passe, il retournait sa main afin de la débarrasser du fluide. Bientôt la circulation se ranima. Au rose pâle des lèvres succéda une teinte purpurine; l'épiderme recouvra partout une coloration sensible au regard expérimenté de l'observateur. Des passes rapides dégagèrent le cou, les épaules, la poitrine, les bras, dénouèrent les articulations. Les pau-

pidrons parurent se gonfler et frémir. Il se pencha vers elle, écouta, radoubla d'efforts...

Un léger spasme crispa la bouche de la malade qui aspira et soupira largement. La vie renaissait dans l'activité de toutes ses fonctions.

L'opérateur put soulever les bras, les déplier et les ramener souples et sensibles le long du corps.— Les yeux s'ouvrirent...

Tornes étaient les yeux, bien pâle leur regard. La lumière intérieure, l'intelligence ne les avivait point encore. C'était l'aube, la lueur crépusculaire qui précède le jour.

L'opérateur se recula, s'effaça; son intervention devait se mesurer à la nécessité.

Au bout de quelques minutes Emmeline s'était réveillée. Elle se souleva lentement sur l'oreiller et se tourna vers la chambre. Un étonnement mêlé d'inquiétude se poignait sur son visage. Elle ne connaissait rien de ce qui l'entourait. Où était-elle? Ce lit lui était étranger. Comment avait-elle quitté le sien?

Ces idées affluaient visiblement à son esprit, mais encore alourdis par le sommeil et sans la vivacité qu'elles auraient eue dans l'état normal. Cependant elles ne tarderaient pas à exiger une réponse.

Le docteur fit un léger bruit pour attirer l'attention d'Emmeline et se montra. Elle le reconnut aussitôt.

Sa présence la rassura sans doute et elle en parut heureuse.

— Comment mademoiselle se trouve-t-elle? demanda le médecin en s'inclinant.

— Bien, répondit-elle vaguement, — mais...

— Vous vous demandez, sans doute, mademoiselle, comment et pourquoi vous avez quitté l'hôtel de Fulda?...

— Oui, où suis-je donc? fit-elle d'une voix quelque peu altérée.

— Chez moi, mademoiselle, et pour des raisons que je vous expliquerai bientôt, mais dont je ne veux pas fatiguer votre esprit en ce moment. Croyez d'abord au dévouement respectueux que je dépose à vos pieds... Croyez à la joie sincère que j'éprouve en vous voyant rendue à la vie...

— J'ai été bien malade?

— En danger de mort.

— Mais je ne comprend pas. Ai-je donc souffert?

Elle jeta un regard à ses bras nus... Ils n'avaient pas maigri; passa la main sur son front; rajusta une dentelle de son corsage, — comme un oiseau au bord du nid distribue quelques coups de bec à son plumage, — et tout en disant :

— C'est étrange... Il me semble seulement avoir dormi... dormi longtemps.

Puis tout à coup :

— Où donc est Marthe? fit-elle.

Il fallait mentir, mais c'était prévu.

— Elle va venir, répondit Ratiboule. Ne désirez vous rien?

— Si, j'ai soif.

— Une tasse de lait?

— Volontiers.

"Allons, pensa Ratiboule, tout va mieux que je ne l'espérais..."

Elle but avec avidité; et, sa coupe vidée, passa le bout de la langue sur ses lèvres et eut dans les yeux un éclair de gaieté.

Pour faire diversion à de nouvelles questions, qui ne pouvaient tarder, Ratiboule fut à la fenêtre, dont il ouvrit les persiennes.

— Voyez, mademoiselle, dit-il, quel beau jour!

Puis indiquant la corbeille :

—Et ces fleurs... Mais ces jasmins ne vous incommode point ?

—Non, docteur...—Nous sommes donc ici à la campagne ?

—Oui, mademoiselle.

—De quel côté ?

—Du côté de Chelles.

—Ah ! oui ; où se trouve un couvent dont mademoiselle d'Orléans est abbessé ?

—Précisément.

—Et comment M. de Fulda a-t-il consenti à se séparer de moi ?

—Il le fallait, mademoiselle. Votre vie était menacé. Vous êtes tombée dans un sommeil léthargique d'une nature, d'une intensité telle qu'il présentait tous les caractères de la mort. Plusieurs de mes confrères, appelés près de vous, vous crurent morte. Seul je soutins l'opinion contraire et au bout de deux jours...

—Deux jours !... fit Emmeline.

—Mais, je le vois, reprit Ratiboule avec vivacité, ce récit vous affecte. Permettez-moi, dans l'intérêt de votre santé, de vous épargner des impressions pénibles. Remettez à demain, je vous en supplie, des éclaircissements qui ne vous sont pas indispensables à cette heure. Pour le moment ne songez qu'au dénouement d'une crise physique toujours dangereuse. Songez, mademoiselle, que vous êtes restée quarante-huit heures sans prendre aucune espèce d'aliment...

Elle l'écoutait, tout en suivant sa propre pensée ; soudain elle regarda le docteur, avec une indéfinissable expression d'admiration et de gratitude.

—Et c'est vous, docteur, vous seul, qui m'avez sauvé !...

Ratiboule, ému lui-même de cet élan du cœur, se trouvait confondu.

—Vous, reprenait-elle, qui avez empêché que l'on m'enterrât vivante peut-être... Oh ! mon Dieu !...

En disant ces paroles, la douleur contracta ses traits et des larmes noyèrent ses yeux. Ratiboule eut peur d'une crise nerveuse. Il versa dans un verre quelques gouttes de Malaga.

—Buvez, dit-il, je vous en conjure.

Elle obéit, puis dit doucement, avec lassitude :

—Je vous ai effrayé, mon bon docteur, je ne veux plus vous tourmenter de mes questions.

Pendant quelque temps, en effet, elle garda le silence, laissant son regard flotter indifférent de la corbeille de fleurs aux arbres du jardin.

Ratiboule, en étudiant sous un jour nouveau cette gracieuse et fine créature, se disait : « Nous ne sommes pas au bout de l'aventure... Il s'en faut... Et M. le chevalier des Courtils a, je crois, encore un beau stage à faire. »

Emmeline dit avec ennui :

—Que fait donc Marthe loin de moi, en pareille circonstance ?

—Mademoiselle, dit Ratiboule, je vais la chercher et, si elle est de retour à la maison, je vous l'envoie à l'instant.

Il sortit. A peine dans le vestibule, il fut rejoint par l'impatient chevalier.

—Eh bien, qu'en penses-tu ? dit celui-ci.

—Ne l'as-tu pas vue ?

—Si, la résurrection est parfaite. Tu fais de la médecine au rebours. Je me suis bien amusé à vous voir, mais ce n'est plus de sa santé que je m'inquiète, je te demande si tu crois que nous en viendrons à bout ?

—Elle veut absolument voir la vicille Marthe... J'ai dit que j'allais la chercher et je vais lui envoyer la femme Michel.

—Tu le peux ; je l'ai stylé.

—J'y cours.

—Moi je rentre à mon observatoire.

XI

LES PIEDS DANS LE PLAT

La femme Michel vint donc chez Emmeline.

—Je suis, lui dit-elle, la femme du garde de cette maison. En attendant le retour de madame Marthe, je suis tout au service de mademoiselle.

Elle était chargée de gros paquets qu'elle déposa sur une table.

—Voici, reprit-elle, du linge, les vêtements et les objets de toilette les plus indispensables.

—C'est Marthe qui a apporté cela ?

—Je le pense, mademoiselle. Si mademoiselle désire se lever...

—Je suis encore bien faible.

—Mademoiselle devrait prendre un peu de bouillon. Le docteur le recommande.

Emmeline prit un bol de bouillon de poulet et un verre de bordeaux.

Ratiboule désirait qu'elle recouvrât au plus vite assez de forces pour pouvoir entendre la vérité... dans une certaine mesure. On ne pouvait retenir longtemps cette jeune fille dans un lacs embrouillé de mensonges. A la première supercherie qu'elle découvrirait tout serait perdu. La séquestration était une sottise et une imprudence.

Il fallait qu'elle restât enfermée de son plein gré et pour une bonne raison qu'on lui donnerait.

Laquelle ?... Qu'à Paris sa vie était en danger ; sa vie et celle de ceux qui l'avaient sauvée ; cette raison devait suffire. Une fois retenue à la maison, elle leur appartenait. Ils agiraient sur elle.

Le rétablissement d'Emmeline marcha au souhait du docteur et de l'impatient chevalier. Le soir même elle prit un peu de nourriture et se leva. Le lendemain elle était complètement rendue à son état normal.

Elle avait déjeuné de fort bon appétit et pris du café, lorsque le docteur lui fit visite. Celui-ci jugea qu'il pouvait parler.

—Mademoiselle, lui dit-il, la prudence qui me commandait de bien grands ménagements et m'empêchait de répondre à votre légitime curiosité, n'a plus aujourd'hui de raison d'être. Vous êtes assez forte pour entendre la vérité et je ne vous la cacherais point plus longtemps.

—Parlez, docteur ; je me sens forte.

—Hier, reprit Ratiboule, je vous ai dit que vous étiez tombée dans un sommeil léthargique dont seul je pouvais vous tirer ; mais je ne vous ai dit ni pourquoi ni comment... Le "pourquoi" est bien difficile, bien pénible à vous expliquer, car à votre âge l'esprit répugne à la compréhension de certaines actions.

S'interrompant tout à coup :

—Mademoiselle de Fulda, fit-il, aimez-vous beaucoup votre oncle ?

Emmeline rougit légèrement, et fit effort pour répondre

—Non, monsieur, je l'avoue.

—Vous êtes restée plusieurs mois chez lui cependant. Il vous a entourée de marques d'affection.

—Il est vrai.

—Et vous ne l'aimez pas ?

—Non.

—Il vous inspirait peut-être une antipathie instinctive ?

—Non plus. Si Marthe était ici, elle vous dirait pourquoi.

—Elle ne l'aime pas elle, fit Ratiboule, je le sais. Elle a toujours vu dans votre oncle un homme dangereux pour vous.

—Pour des raisons que j'ignore, dit Emmeline, ma mère, avant de mourir, lui recommandant de veiller sur moi, lui dit de se méfier du comte de Fulda.

—Le comte, reprit Ratiboule d'une voix sèche, même une existence déréglée ; il est perdu de dettes... et depuis trop longtemps... Vous le savez ?

—Oui, monsieur.

—Il avait espéré que vous ne vivriez pas. Cette espérance affreuse ayant été déçue, sa situation s'étant aggravée, il a songé aux divers moyens qui pourraient hâter la réalisation de son désir... Vous ne me comprenez pas ?

Un grand trouble se peignit sur le visage de la jeune fille.

—Si, vous me comprenez... continua Ratiboule.

Et il mit les pieds dans le plat :

—Votre oncle a voulu vous empoisonner afin d'hériter de vous. Mais il lui manquait deux choses : un poison et un homme derrière lequel il pût se dérober, si son crime venait à être découvert ; ou un homme qui consentît à servir ses desseins. Le Régent, comme vous savez, s'occupe de chimie, et on l'accuse d'avoir cherché des poisons avec le savant Humbert ; j'ai travaillé avec ce dernier et la pensée vint à votre oncle de me prendre pour complice.

“ Le misérable s'était trompé ; je l'aurais châtié de sa méprise... mais je vous avais vue... et je tremblai à la pensée que le crime s'accomplît malgré ma retraite. J'usai de ruse... ”

Mais, craignant que l'explication de Ratiboule n'entraîne des répétitions de faits fatigantes, nous dirons qu'il expliqua ses opérations magnétiques et que la jeune fille le comprit d'autant mieux qu'elle était encore sous l'empire de son regard.

Il raconta comment on avait cru morte la patiente, et comment Marthe, la croyant empoisonnée, avait dénoncé le comte et son médecin. Elle frémit en apprenant l'enquête et l'erreur des médecins, la décision de faire l'autopsie et l'arrestation du magnétiseur.

—Heureusement, poursuivit Ratiboule, j'avais instruit de tout un de mes amis, un vaillant et noble cœur, le chevalier des Courtils. Il me donna les moyens de m'évader du Châtelet et en même temps il vous enleva de l'hôtel de Fulda. Les chirurgiens s'apprétaient à vous dépecer, lorsqu'il s'élança au milieu d'eux et les frappa d'épouvante en leur criant : “ Arrière au nom de Cartouche ! ” Ces pauvres gens se sauvèrent comme s'ils avaient vu le diable. Et à cette heure tout Paris croit encore que vous êtes morte empoisonnée et que votre corps a été enlevé par le bandit Cartouche.

—Mais nous allons sortir et les confondre ! s'écria Emmeline.

—Y songez-vous, mademoiselle ?... Où iriez-vous ? Chez votre oncle ?...

—Non... Oh ! non, fit-elle avec horreur.

—Où seriez-vous en sûreté pour l'accuser ?...

—Je ne l'accuserais pas.

—Alors vous laisseriez retomber sur moi tout le poids de l'accusation ?

—Oh ! docteur !... protesta Emmeline.

—Vous concevez, dit Ratiboule, que le Grand-Châtelet ne lâche pas volontier sa proie. Et pour expliquer les raisons qui m'ont déterminé à vous magnétiser, je devrais dire que je voulais vous sauver de votre oncle, et vous, mademoiselle, vous ne voudriez pas vous dérober si j'invoquais votre témoignage.

—Il est vrai, fit la jeune fille pensive.

—N'est-ce pas ? insista Ratiboule.

—Oui, en me montrant, je vous perdrais, si je n'accusais mon oncle ; et le comte de Fulda est puissant... très bien en cour... Mon Dieu !... mon Dieu !...

Puis soudain, saisissant à deux mains la main de Ratiboule et la pressant avec émotion :

—Combien vous êtes bon, docteur !... Vous être ainsi compromis pour moi... Comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance ?...

—En suivant mes conseils, chère demoiselle ; en attendant ici l'occasion de rentrer dans le monde et de confondre votre ennemi.

—Vous croyez donc que pareille occasion se présentera ?

—Sans doute.

—Sans danger pour vous ?

—Assurément. Mais patience et courage !

—J'en aurai.

—En dehors d'ici, il nous reste une amie que nous avertirons quand le moment d'agir sera venu, c'est la bonne Marthe. Et à moi, il reste un ami dévoué, c'est celui qui vous apporta ici dans son carrosse et que je vous demanderai un jour la permission de vous présenter... c'est le chevalier des Courtils

XII

CARTOUCHE AU TRAVAIL

—A toi maintenant, chevalier, dit Ratiboule à son daron, de t'annoncer, comme les princes d'Orient, par des présents magnifiques.

Cartouche était enhanté des habiles négociations du docteur.

—Le premier objet “ greffé,” lui dit-il sera pour toi, et tu n'attendras pas longtemps, car je vais me mettre au travail.

En conséquence, le daron se rendit à son état-major, au “ Pistolet,” afin d'y préparer ses opérations.

Nous n'avons pu jusqu'à présent donner qu'une faible idée des Cartouchiens, de leur nombre, de leurs diverses spécialités, leur organisation.

Avant de rentrer dans le courant rapide de notre histoire, que l'on nous permette de nous arrêter un instant à passer la revue de la véritable armée de bandits qui désolait Paris.

Cartouche, — de son vrai nom, Louis Dominique Bourguignon, — était le fils d'un pauvre tonnelier, venu de Lorraine à Paris. Il était l'aîné de trois autres enfants, deux garçons et une fille, et dut apprendre l'état de son père. Mais un travail régulier contrariait ses instincts vagabonds. Un jour de la grande foire Saint-Laurent, ayant été se promener dans la campagne, il rencontra un camp de bohémiens.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885. — (No 293).

A tout nouvel abonné, outre la prime à laquelle il a droit tel que mentionné sur la dernière page, nous donnerons gratuitement le commencement de ce feuilleton.

GALANTERIE MAL RÉCOMPENSÉE

Après s'être installé dans le compartiment du wagon qui devait le conduire à Nice, Hubert vit dans un coin opposé au sien une femme strictement voilée, dans une tenue de voyage du meilleur goût. Elle n'avait pas tourné les yeux de son côté et ne semblait préoccupée que des manœuvres exécutées sur la voie.

— Ce sera bien le diable, se dit-il, si durant toute une nuit et un jour, je ne puis réussir à voir sa figure... Si j'allais me mettre en face d'elle... J'aurais pu le faire en entrant ; maintenant ce serait grossier... Pourvu qu'aucun fâcheux ne vienne s'interposer entre elle et moi... On ne partira donc pas ?... Si ! le chef de gare donne le signal. En route et bon voyage !

Le train commençait à s'ébranler lorsque la portière s'ouvrit, et deux individus, qui semblaient avoir bien diné, firent irruption dans le compartiment. Ils se jetèrent lourdement sur la banquetto, devant la jeune dame et se mirent à causer à haute voix.

— Quelle soie de n'avoir pas eu le temps de fumer un cigare ! dit l'un.

— Tu n'as pas voulu du wagon des fumeurs, répliqua l'autre.

— Je n'aime que ma fumée ; celle des voisins me gêne... Mais si le tabac n'incommode pas madame ?...

La grossièreté naïve de cette demande n'obtint pas de réponse. La voyageuse se contenta de détourner la tête avec un mouvement de dégoût. Feignant de prendre cela pour un acquiescement, l'animal tira un cigare de sa poche et se mit en devoir de l'allumer.

— Pardon, monsieur, dit Hubert d'une voix très ferme, la fumée du voisin me gêne aussi, moi ; et je vous prie de ne pas continuer.

— Oh ! un homme ! ricana le lourdaud.

— Vous êtes peut-être une femme, vous ?

— Hein...

— Ne venez-vous pas de dire que vous n'aimiez que votre fumée. Pourquoi voulez-vous que j'aime la vôtre ?

— Tout le monde n'est pas comme moi.

— Heureusement !

— Plait-il ?

— Inutile de répéter, vous avez compris.

— Mais, monsieur !...

— Vous n'avez pas le droit de fumer ici et vous ne fumerez pas !... Si cette défense vous déplaisait par trop, vous restez libre d'en témoigner votre mécontentement ailleurs que dans ce wagon. Voulez-vous ma carte ?

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse, de votre carte ?

— Ce qu'on en fait d'ordinaire... Mais si vous n'y tenez pas, vous êtes libre.

— C'est heureux.

Cette petite altercation fut suivie d'un silence. La dame s'était tournée du côté de son chevalier et l'avait remercié en inclinant légèrement la tête. Le fumeur contrarié et son ami ne tardèrent pas à reprendre leur conversation.

— Tu as eu tort de lâcher Célinie, dit l'un. Tu retrouveras difficilement une si jolie fille.

— Bah ! il y en a autant que de pavés.

— Des bâties comme elle, on n'en ramasse pas à la pelle. Quel poitrail, mes enfants !

— Et tout comme ça !... Elle vous a une paire de mollets...

Hubert fit entendre un " hum " énergique qui ne produisit aucun effet.

— Quant à ses hanches, reprit le lourdaud...

— Encore pardon, monsieur, dit le jeune homme ; mais il m'est impossible de supporter certaines descriptions. Loin de moi la pensée de mettre en doute la beauté de Mlle Célinie ; il est donc inutile d'entrer dans des détails oiseux.

— Alors on n'est plus libre de causer en chemin de fer ? Vous ne voulez pas qu'on fume et vous nous empêchez de vanter nos connaissances.

— Pas le moins du monde !... Célébrez les vertus de cette demoiselle, la pureté de ses mœurs, la solidité de ses relations...

— Quelle blague !...

— Je n'y verrai aucun mal. Quant à ses mérites plastiques, c'est une autre affaire, et je m'y oppose absolument : ma pudeur aurait trop à souffrir.

Il sembla à Hubert que la voyageuse souriait sous son voile. Les deux voyageurs ne riaient pas du tout. Ils essayaient de se monter la tête en lançant des lardons fort rancés à l'adresse du défenseur de la morale.

— En voilà un qu'est rigolo, hein ?

— Un capucin déguisé en gommeux.

— J'te crois !

— Ça fait de l'épate pour plaire à madame.

— Oh ! là, là !...

Toujours poli, le chevalier répliqua :

— Si vous continuez sur ce ton, honorables gentlemen, vous allez me mettre dans la douloureuse nécessité de vous donner sur les doigts...

— Venez-y donc !

— ...Ou de déposer une plainte en arrivant à Melun. Je suis très lié avec le chef de gare, qui se fera un plaisir de vous demander vos noms et vos adresses pour les envoyer au parquet. Naturellement, je déposerai contre vous... Et madame, j'en suis sûr, en manquera pas de corroborer ma déposition.

L'élégante voyageuse s'inclina de nouveau en signe d'adhésion.

— La guillotine tout d' suite ! s'écria le premier goujat.

— Je n'ose vous la promettre, dit tranquillement Hubert ; mais je crois pouvoir vous assurer de l'amende et des frais.

— Non de nom ! en v'la un gêneur !

— Heureusement que nous descendons à Fontainebleau.

— Ah ! je m'en souviendrai de ce petit voyage là !

— Croyez bien, cher monsieur, que de mon côté, j'en garderai un excellent souvenir. On n'a pas tous les jours l'occasion de voyager en si bonne compagnie.

Se sentant les plus bêtes, les rustres prirent le parti de se taire jusqu'à leur station. Là, comme ils descendaient bruyamment du wagon, essayant de décocher les grossièretés du Parthe, le jeune homme les suivit de près, gênant une dernière fois ces deux aimables compagnons de route.

Quand il remonta dans le compartiment, il fut surpris et charmé de voir que la dame avait quitté son coin pour venir se placer en face de lui.

— Voilà qui est de bon augure, pensa-t-il. Pourvu qu'il ne monte personne, mon Dieu !

Le train repartit... Ils étaient seuls ! Mais à peine en route, la voyageuse laissa sa tête tomber sur le capiton et parut s'endormir.

— Délicieuse ! se dit Hubert. Si la tête répond au reste,

j'ai devant moi la plus jolie femme du train. Mais pourquoi dort-elle ? Il me semble qu'elle aurait bien pu me remercier d'avoir pris tant de soin de sa pudeur... Son sommeil est peut-être feint. En causant on avance ses affaires... mais avec une femme qui dort... Tions, je sens son petit pied... Il cherche instinctivement la houilloire... Son sein se soulève ; elle a sans doute besoin d'air. Tant pis ! je me risque."

—Pardon, madame... Mille pardons si je vous réveille... mais la chaleur du wagon semble vous incommoder ?

De la tête elle fit signe que non.

—En ouvrant un instant la glace ?... Non ?... Comme vous voudrez. Si je me suis permis de troubler votre sommeil, croyez bien que... Vous ne m'en voulez pas d'avoir fait entendre raison à ces malotrus ?

La dame leva son voile.

Tableau !

C'était une femme aux cheveux blancs, âgée d'au moins soixante ans !

X... Z...

AIDEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES

Un voyageur qui traversait les Alpes fut surpris par une tempête. Le froid devint intense. L'air était chargé de neige et le vent semblait lui percer les os. Pendant quelques moments le voyageur lutta contre l'orago, mais à la fin ses membres se raidirent ; un pesant sommeil l'accabla ; ses pieds refusèrent de bouger ; il s'étendit sur la neige pour s'abandonner au sommeil qui le surmontait et dont sans doute il ne se fût jamais réveillé dans ce monde, sans un secours inattendu.

A ce même instant, en effet, il vit un autre voyageur se traîner péniblement vers lui. Le malheureux semblait être dans une condition pire encore que la sienne, si possible : ses habits étaient déchirés, ses membres étaient raidis, ses facultés paralysées ; il était bien près de la mort.

Quand le premier voyageur vit ce pauvre homme, il eut grand pitié de lui, fit un effort suprême pour se lever, et rampa, car il ne pouvait plus marcher, vers son compagnon d'infortune. Il prit les mains du mourant dans les siennes, les frotta, puis frictionnant ses pieds et tout son corps, il le vit peu à peu revenir à la vie. Le voyageur, sous l'influence de la chaleur ramenée par ces frictions, sentit les forces lui revenir et put se remettre en route. Mais ce n'est pas tout. Son bienfaiteur se trouva ranimé par les moyens mêmes qu'il avait employés pour soulager son prochain. L'exercice qu'il avait pris en frictionnant les membres raidis du mourant avait fait circuler son propre sang. Son sommeil avait disparu, et les deux voyageurs poursuivirent leur route ensemble, se félicitant de leur délivrance. Bientôt la montagne fut franchie et ils ne tardèrent pas à trouver un abri.

Il y a certainement dans le bien que nous faisons à autrui une réaction qui nous est salutaire. Si nous sentons l'égoïsme refroidir notre cœur, allons chercher le spectacle poignant des misères humaines, faisons effort pour les soulager, et les glaces de notre cœur se fondront ; l'amour le réchauffera et notre âme tout entière en sera restaurée et vivifiée. Quelle admirable confirmation de cette parole du Christ, vraie dans tous les sens : "Quiconque donne sa vie la retrouvera." C'est parce que le pauvre mourant a donné à son malheureux compagnon ce qui lui restait de vie, qu'il a retrouvé sa vie tout entière.

VARIÉTÉS

Doux pâles voyous stationnent devant un étalage.

—Elle te plaît, cette pipe en soufre ?

—Rien qu'un peu.

—Ben ! qu'est-ce que tu attends pour te l'offrir ?

—Que le marchand n'y soit pas.

.

Intimités :

—Mon cher, tu adores Mlle X ?...

—Oui.

—Pourquoi ne l'épouses-tu pas ?

—Parce que, chaque fois que j'ai fait un bail, ça m'a donné envie de déménager.

.

Calino à sa femme :

—Nais, vois-tu ce monsieur là-bas ? Il paraît que c'est un homme bien remarquable. Il est connu du monde entier !

—Comment s'appelle-t-il ?

—Je ne sais pas, on vient seulement de me dire qu'il est dans "l'Univers cité ! !"

.

Calino journaliste : Notre homme, nouvellement enrégimenté dans un journal politique, est chargé du parlement et se livre à des études spéciales. Dernièrement, il entend à la chambre prononcer le mot "dette flottante." Il demande à son ami Taupin s'il sait ce que veut dire cette expression.

—Dette flottante, parfaitement, c'est le budget de la marine.

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, tout abonné d'une année et plus, recevra le commencement du ROI DES VOLEURS et la collection des ouvrages ci-dessous.

À toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

À toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Dramas de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

À toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1881, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echap-pé de la Bastille* ou *Exil d'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau-Rouge*, *La Grande Halle*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Snyglant*, *Les Dramas de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages. Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Boîte 1988.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,
475 rue Craig, Montréal.